

NE TOMBE PAS DANS L'OMBRE
Recueil de sept nouvelles

Idwig STEPHANE

Éditions ThoT
Nouvelles

Tout est affaire de passion. Au théâtre, Idwig STEPHANE a joué les premiers rôles dans les grandes pièces du répertoire mises en scène par Steiger, Krejca, Hands, Lassalle... Le cinéma, mais surtout la télévision, ont fait appel à lui (J.-M. Ribes, Goretta, G. Corbiau, E. Molinaro, L. Heynemann...), ce qui lui a permis d'assouvir une autre passion : la mer, avec ses traversées océaniques. C'est sur son bateau qu'il a pu, enfin, se consacrer à l'écriture définitivement.

L'ALLICIANTE MARGUERITE

J'ai une sainte horreur d'attendre ! Je suppose que tout le monde sait que le temps, c'est de l'argent, et moi, je passe mon temps à dépenser mon énergie, à attendre à râler jusqu'à ravalier l'écume aux lèvres. Positivement, je bous !

Pensez donc ! Cela fait quarante ans que j'attends tous les matins trente minutes. Permettez-moi de calculer la perte de mon temps si cher : trente minutes fois vingt jours fois douze mois fois quarante ans divisés par soixante minutes valent quatre mille huit cents heures d'attente ! Inimaginable, incroyable, effroyable ! Vous vous rendez compte, six mois sans dormir à tourner en rond, sans gagner un rond, et je n'ai pas envie de rire. Ça vous étonne que je bouille !

Il fallait que je vienne d'urgence chez eux. Je suis chez eux, et eux, ils ne sont pas chez eux ! C'est invraisemblable, impardonnable, inexcusable, et je n'ai pas envie de rire.

S'ils me font encore tourner en bourrique, je lâcherai mes frelons, encore faut-il en avoir. Pour me calmer, je m'exerce à réciter l'alphabet et là, je frôle la catalepsie.

Pour me rassurer, je tapote le piano, piétine le magnifique carrelage d'époque et pianote sur la baie vitrée qui donne sur ce jardin merdique qui se veut romantique.

Tout m'irrite et surtout mes deux poulains, Marguerite et Paul Petit, chanteurs d'opéra convertis dans la variété. Pour apaiser mon irritation, j'allume la radio et j'entends la chanson « J'ai du bon tabac. » Merde, ils le font exprès ! Je ne fume plus mais, si ça continue, je m'y remettrai.

Arrive enfin Marguerite Petit, la soprano, au visage diaphane. Elle me taquine d'une voix douce : Alors, mon agent chéri, tu as encore tourné en rond pendant un an plus trente minutes ! Je grimace un sourire alors que je suis prêt à exploser. Moi, Robert Fusil, agent artistique, quand j'ai le teint cramoisi, ma colère est telle que la bombe atomique ne serait qu'un vulgaire pétard de Nouvel An. Je m'efforce de descendre de mes grands chevaux et à peine en suis-je descendu, l'intrépide et finaude Marguerite ne rate pas l'occasion de m'embrasser. Son baiser frôle mes lèvres !

Décontenancé, je vitupère son manque de considération de ma charge en me ravalant au rang d'un coursier, et pour me donner une contenance, je mets mon pied droit devant le gauche et j'essaie de prendre ce ton pincé très 16^e arrondissement.

— Permettez-moi, ma chère Marguerite, de porter à votre connaissance que vous ne voleriez point le temps et l'argent de votre agent si vous arriviez à l'heure. Incontestablement, c'est incroyable, lamentable, et je suppose que, par cette belle matinée, je serai obligé de supporter, une fois de plus, l'horreur de votre jardin carton-pâte hollywoodien. Je vous le dis tout net, c'est insultant pour les jardins à la française ! Incroyable, ce goût pisseux, quoique j'aie une jointée de mépris pour des gens aussi raffinés que vous. Bon, allons au fait ! Marguerite, j'attends vos récriminations.

Elle se détourne pour cacher la violente érubescence de ses joues. Le souffle incertain, le cœur dans le cerveau, elle ne sait comment aborder le sujet, ô combien explosif, surtout avec un

Robert passablement énervé, toujours prêt à sortir de ses gonds. Elle n'ignore pas qu'il est recommandé de ne pas caresser un chien enragé, et pourtant elle ose et parvient à l'amadouer en sachant très bien qu'il est toujours sensible à son charme d'alliciante Marguerite. Il rentre lentement ses griffes, mais de là à ronronner ou lui faire voir la lune en plein midi, il y a de la marge. À force de mimiques enjôleuses, elle propose à Robert une promenade dans le jardin, parfaite injure à l'art baroque, et ce ridicule ange, perchoir à fiente, agace Robert et presse Margot à se jeter à l'eau. La peur au ventre, elle se jette donc à l'eau : Mon frère et moi, nous voulons arrêter la tournée. Nous ne sommes pas des rocks stars et encore moins les BeeGees.

J'ai failli m'étouffer. Je pressentais des ennuis mais pas un tremblement de terre. Sans voix, sans idée, sans respiration, je ne parviens qu'à ânonner : Quoi ! vous... vous... able... je cauchemarde. Ma tête... non, mon pied... une balle... !!

Je suffoque. Marguerite essaie de me prendre dans ses bras. Peine perdue. Je m'écarte d'elle, car une colère flatulente m'oblige à m'asseoir sur le bord de la fontaine. Je glisse lamentablement et me retrouve le derrière dans l'eau de cette foutue fontaine romantique à deux balles. Marguerite, spontanément, court vers moi et s'assoit à mes côtés, dans l'eau. Se jeter à l'eau n'était qu'une métaphore, ma chère Margot. Puisque nous avons le cul bordé de nouilles, tentons notre chance car ton agent chéri part en quenouille. Et Marguerite de partir dans un fou rire contagieux.

La rate épanouie, ma « bile noire » exsudée, je parviens à relever Margot de la fontaine et nous nous dirigeons vers la maison, le derrière mouillé comme les culs de bonobos.

Tissu éponge jeté sur les fauteuils Louis XV, nous nous assoyons et je tends ma fiasque de scotch à Margot. Elle trempe ses lèvres et moi, mon gosier.

Silence assourdissant avant la tempête ? Pas sûr !

Margot, diplomate, me reconnaît un sacré courage de les avoir lancés, son frère Paul et elle, dans le cirque médiatique malgré quelques rumeurs pêchées dans le caniveau.

Elle défend surtout le souhait de son frère qui voudrait retrouver un souffle divin et quitter définitivement ce cirque commercial imposé par moi à sa grande détestation. Il n'empêche qu'il est de mon devoir de les prévenir que cette lubie les mènera à la faillite. Je lui fais remarquer qu'une fois de plus son frère a le courage d'être absent.

Margot dissimule mal sa gêne, mais explique avec tact que Paul est un être timide et, de toute façon, il ne comprend rien au contrat de travail. Il cherche désespérément un nouveau souffle, en espérant mon accord.

Ton frère commence à me gonfler avec son souffle divin car à moi, il m'a fallu un sacré souffle pour vous lancer sur le marché. Un souffle sonnante, trébuchant, et, pour être vulgaire, ce pognon, vous n'avez pas craché dessus et sûrement pas l'incorruptible frerot.

Mais pour suivre, permettez-moi de vous dire que la chose la plus abominable, la plus insoutenable que vous m'avez faite, c'est votre retard journalier !

Margot a failli pisser de rire. Mais, vu l'état de sa robe, c'est sans importance. Elle se lance dans une imitation de Robert : c'est vrai, trente minutes tous les jours, c'est inconvenant, pire, insupportable, encore pire, incroyable !

Je passe au-dessus de la vanne et les conjure de terminer la tournée en France, et pour les autres pays, je ferai jouer l'assurance, mais au nom de notre amitié, je vous préviens que, du vedettariat, vous allez sombrer dans l'oubli.

Margot, soulagée, étonnée d'avoir gagné la lutte aussi facilement, se jette dans les bras de Robert qui, ma foi, rosit.

— Le vrai talent ne peut pas sombrer dans l'oubli, me dit-elle joyeusement.

Et patatras ! Elle a l'art de me faire remonter sur mes grands chevaux !

Je me lève, décolle mon pantalon de mes fesses, foutue fontaine, et une fois de plus, je m'égosille car la connerie des artistes sombre rarement dans l'oubli alors que leur talent, surtout dans la variété, ne surgit qu'aux fluctuations boursières de leur producteur. Bon, vous êtes un produit qui marche, alors employez plutôt votre talent à soigner votre image médiatique. Là est votre fonds de commerce. Mes enfants, je vous en supplie, arrêtez d'être naïfs ! L'engouement de vos fans est un véritable investissement financier, une manne céleste pour votre « souffle divin », si vous préférez.

Je vous ai fabriqués, le public vous a créés et les producteurs vous ont ouvert leur coffre. Et moi, je prends mes dix pour cent, car je suis le connard qui règle les achats somptueux de ses artistes. Bon, ma petite Margot, j'ai fléchi mais je dois réfléchir... enfin... votre proposition mérite réflexion.

Je quitte la maison en assenant mes éternelles incantations : lamentable, incroyable, insoutenable, invraisemblable... là, j'ai surjoué pour faire plaisir à Margot.

Elle a raison de dire que le vrai talent ne peut pas sombrer dans l'oubli et je reconnais avoir été un peu excessif car Margot et Paul ne font pas partie de ces artistes obnubilés par le médiatique.

Sur le chemin du retour, je soliloque à haute voix, et aux gens étonnés de se retourner ! Je m'en fous ! Je continue à croire que ceux qui veulent être médiatiques à tout prix, dans ce métier hypertrophié, doivent accepter que le temps des émissions de variétés ne soit que le temps d'un show manipulé par l'égo des animateurs de télé. Franchement, il n'y a pas de quoi se tâter

le pouls face à ce narcissisme de « people ». Les producteurs de l'éphémère, la peur au ventre, éliminent ou font disparaître les artistes, de tout genre, qui glissent sur la courbe déclinante. Tous les postulants de la gloire sans talent, plongés dans les illusions pailletées, devraient retourner dans l'anonymat mais, grâce au copinage incestueux de ce milieu, ils redeviennent médiatiques, incontournables et, pour le coup, pleins de talent. Bordel, c'est tout de même pas trop compliqué à comprendre que dans le « star-système », l'admiration et le rejet font partie de la même pièce de monnaie, et comme dit Montaigne : « Qu'est-il plus fortuit que la réputation ? »

Au fond du jardin, sortant de la grotte factice tel Louis II de Bavière, apparaît Paul Petit dans toute sa splendeur : beau, élancé, androgyne.

Tableau presque mythique de la grotte paradisiaque. Le regard angélique et la démarche sensuelle, il s'avance, embrasse le cou de sa sœur et l'entraîne vers le salon Louis XV.

— Alors, sœurette, as-tu convaincu Robert ?

— Notre cher Robert est parti s'abîmer dans la réflexion.

— Dans son tiroir-caisse serait plus juste.

— De toute façon, dès qu'il entend le mot culture, il sort sa calculette !

Margot sert le thé, embrasse Paul sur le front et s'étire avec volupté sur le divan. Ce fut une matinée épouvantable pour ses nerfs. Paul hésite à s'approcher d'elle et la regarde d'un amour fraternel, trop heureux d'être protégé par sa sœur jumelle. Elle s'occupe de tout, toujours disponible au moindre de ses désirs musicaux. Elle assure le bien-être de son frère, parfois au sacrifice de sa part intime.

L'adoration du frère pour sa sœur fortifie les liens qui les unissent, mais des sentiments obscurs tourmentent le cœur de Margot et, par transfert affectif, sans doute, elle a exhumé la

tragédie de *Vénus et d'Adonis* de Desmarest. En effet, celui-ci était en plein tourment amoureux quand il a composé cette tragédie ! Il était fou amoureux de la voix et du physique de sa toute jeune élève. De toute façon et grâce à la trouvaille de Margot, ils arrêteront enfin ces soirées gala de cauchemar. Conscients de la difficulté musicale et vocale de cette tragédie et de la complexité amoureuse de leur personnage, ils sont néanmoins heureux de leur décision, mais Paul craint que le personnage d'Adonis, entièrement dominé par l'amour, le rende efféminé.

Déjà que le public est persuadé qu'un haute-contre est un castrat, et pourquoi pas un pédé...

Sa sœur, intuitivement, sent le tourment de son jumeau et parvient à le convaincre de la bêtise de ses obsessions. Avec conviction, elle décrit Adonis comme un héros romantique, un homme viril et magnifique dans la plénitude de ses sentiments et Vénus, folle amoureuse d'Adonis, qui abandonne ses terres, ses rivages et même le paradis pour l'amour de ce jouvenceau.

— Tout à fait moi, ricane Paul.

Margot, comme un diable sortant de sa boîte, saute sur Paul, le bascule sur le dos et fait des papouilles et chatouilles à son petit frère fiérot ricanant !

Paul supplie Margot d'arrêter le supplice des chatouilles, car ses mamours minimisent sa haute stature de héros. Margot, sur le même ton ironique, lui rétorque qu'elle est Vénus, la déesse de l'amour et mère de Cupidon, et que ses chatouilles sont les flèches de Cupidon. Vu !

À l'aune de leur plaisanterie, les jumeaux appréhendent l'interprétation de ce mythe sublime de l'émoi amoureux et mortel de Vénus, alias Margot, descendue des cieux, qui trouve le jouvenceau, alias Paul, sans vie, tué par un sanglier. Paul lui rappelle que la première anémone, créée de couleur rouge vif, a été arrosée de nectar par son sang.

Margot quitte précipitamment le divan et laisse Paul décontenancé, car elle craint que le thème de l'opéra risque de défléchir la pureté de leurs sentiments.

Après un petit arrêt au bar-tabac, j'arrive à mon bureau d'agence avec la nette impression d'avoir accepté une grosse connerie. En refusant leur succès, certes commercial, Margot et Paul verront décroître leur popularité et aussitôt le marché se détournera d'eux, sans état d'âme. Et au revoir le tiroir-caisse.

Péniblement je m'affaire à régler l'épineux problème de la tournée à l'étranger. À part la perte d'argent, je suis appréhensif des conséquences psychologiques de leur décision.

Irrité par cette situation, je propose à ma secrétaire, accessoirement ma femme, d'aller se restaurer chez Michel, notre cantine. La porte du restaurant franchie, je n'ai même pas le moral de lancer mon éternel « Bonjour m'sieur dames, police ».

Le patron étonné s'enquiert de ma santé. Mon silence glacial renvoie illico le chef à ses casseroles.

Aussitôt attablés, Germaine, ma femme, commande mon Chivas Royal. Errance apéritive souvent nécessaire avant d'entamer une discussion qui pourrait être mouvementée.

Le martini blanc est déjà servi, je n'aime pas cette familiarité qu'ils ont avec les habitués. Le patron, courageusement derrière ses fourneaux, crie à tue-tête : monsieur Fusil, vous prenez le menu du jeudi ?

— Plutôt crever, cher patron.

Ce « cher patron » remet le personnel à sa place car monsieur Robert n'est pas n'importe qui ; il connaît toutes les stars, ce n'est pas rien !

Courageusement un garçon apporte mon Chivas avec des glaçons. C'est un crime, je sais !

Ma femme me suggère d'arrêter de terroriser tout le monde. Je lui suggère de ne pas confondre terroriser et contrarier. Elle

est persuadée que c'est la perte d'argent qui me contrarie. Oui et non. De toute façon, je ferai jouer les assurances. C'est Margot et Paul qui m'inquiètent le plus.

Le serveur impassible attend avec patience la commande. Sous forme d'aboiement, je demande :

— Des figues rôties et pour suivre un rôti de veau belle-mère. Cela te convient ?

— Ta secrétaire te remercie pour ton inquiétude, mais ta femme est heureuse que tu aies eu la délicatesse de lui demander son avis.

— Oh, putain, se lamente Robert.

Le serveur toujours impassible ose esquisser un soupçon de sourire. Comme j'ai vu sa mimique, je lui ordonne d'arrêter ce sourire à la con et de nous apporter une côte-de-blaye.

Germaine, habituée à mon caractère des mauvais jours, sort calmement son poudrier, secoue vigoureusement sa houppes, et aussitôt de ma main je couvre mon verre. Les glaçons tremblent, choqués ! Germaine, habituellement, se poudre le nez et ses alentours mais cette fois-ci, c'est mon verre qu'elle vise. Elle a osé ! Je ne dis rien, je n'émetts aucun bruit, je ne manifeste aucun sentiment, au grand étonnement presque courroucé de Germaine. Je savoure ma petite victoire et je sirote avec délectation ostentatoire mon Chivas sauvegardé. Ayant momentanément la paix, je m'octroie un temps à la rêverie. Je me plonge dans une vague souvenance d'une grosse colère de Margot contre ses parents à l'achat de son premier soutien-gorge en présence de son frère qui, pour la consoler, lui dit, innocemment, que lui non plus n'avait pas encore ses règles ; ce qui provoqua un fou rire des parents et un bégaiement grave chez Paul. Et depuis, sa sœur, émue et culpabilisée, s'est toujours occupée de lui. Pour lui, sa sœur n'est pas une femme et pour elle, son frère n'est pas un homme.